

HORS DÔME

Le chaos le chemin



ROMAN

ARTHUR CONSTANCE

HORS DÔME

HORS DÔME

Roman

Arthur Constance

*À mes parents,
aux parents.
À ma famille,
aux familles.*

Prologue.

Nous sommes fragiles.

Préambule de la déclaration de l'Équité.

Aux alentours de l'an 50 de notre ère, plus de cent vingt prisonniers, soit la totalité des criminels les plus dangereux de la métropole autonome de Paris, furent conduits vers le désert du Grand Nord, au-delà du cercle polaire. Ils inauguraient une nouvelle doctrine pénitentiaire d'avant-garde, le rachat par le travail, le contact avec Mère Nature et la contribution au progressisme scientifique.

Tous servaient de main-d'œuvre sur un immense chantier de fouilles archéologiques. Ils travaillaient tous les jours, déterminaient des vestiges boueux, scannaient des grottes glaciales, foraient, exploraient des bois denses et sombres à la recherche de nouvelles ruines, de nouvelles traces, de nouvelles preuves de la grande nuit jacquarde.

En échange d'aménagements de peine, ils avaient accepté des conditions de vie terribles, loin, très loin des minimas de dignité et de sécurité imposés par la Charte des droits humains. Cette rupture avec le confort civilisé trônait au centre de la nouvelle doctrine carcérale. Corrigés par le labeur, purifiés par le froid, élevés par la science, les criminels devaient renaître transformés en hommes nouveaux, pétris d'Équité et fiers de l'arc-en-ciel humain qu'est l'Union des métropoles autonomes européennes¹.

1 UMAE : Union des métropoles autonomes européennes, parfois simplifiée en UE, (Union européenne), ou simplement « Europe ».

Pour augmenter leur productivité, les détenus étaient assistés par une vingtaine de robots du ministère des Sciences, tandis qu'une centaine de robots du ministère de l'Équité assuraient leur surveillance et contrôlaient leur état de santé. Une jeune juge, tout juste diplômée, et à l'origine de la nouvelle doctrine pénitentiaire, supervisait le programme. Elle était l'unique membre du personnel humain au contact des criminels.

Au début de l'hiver, des mutineries de plus en plus violentes secouèrent le chantier. Neuf mois après le lancement du projet, la juge fut rapatriée en urgence. Elle fut la seule survivante de l'expédition.

Les détenus étaient volontaires, aucune plainte ne fut déposée. La juge transmit son rapport, l'administration pénitentiaire classa le dossier. Le silence capitonné des neiges polaires embauma la disparition des criminels. Avec le temps, l'oubli fit son office, et le Grand Nord devint un murmure lointain, dissous, brumeux...

1.

C'est par principe d'humanité que je purge la terre
de la liberté de ces monstres.

Sœur-Juge, carnet.

Faiblesse mâle, vieux réflexe putride, la honte : payer. Payer un corps féminin, un corps de chair, un corps sensible, dénudé par la seule puissance de l'argent. Oui, payer, mais payer du bien, du vrai, du beau, pas de la 3D ni un robot. Payer une femme, une belle femme comme dans les films ou le *Flux*. Payer pour voir, sentir, toucher. Payer pour vivre ! Aux hommes ayant refusé le suicide, les trop bêtes ou les trop lâches, voilà bien la seule véritable question philosophique.

Les pressés trimbalaient leurs démarches mécaniques sur la rue pavée, l'esprit absent, tout entier absorbés par leurs écrans. Tous grouillaient, piétons, taxis autonomes, drones, autocycles et autres T.A.I.², sombre houle brumeuse et perpétuelle. Paris en apnée se préparait au solstice. Moi, fixe dans l'agitation, cloué aux pavés par l'angoisse, seul, raide, perdu, éperdu, liquéfié immobile, j'attendais devant le *Red Bikini Paradise*, un bordel-shop calfeutré de satin noir et drapé de néons rouges.

Une femme sortit, une à payer, mais vilaine, boudinée dans un deux-pièces écarlate, laide à faire peur, pas achetable, même gratuite, pas même après trente ans de colonie pénitentiaire hors dômes ; cruel destin les longues peines... Elle clopa là, main sur la hanche, puis tomba son regard bovin sur ce qui devait être mon spectre glacé, un reste éteint, tout juste livide, ruines oubliées, décombres c'était certain. Avais-je l'air condamné ? Gueule de « S » ? Trop paralysé pour trembler,

2 T.A.I. : Transport autonome individuel

l'estomac au bord des lèvres, je me sentais ombre anonyme, presque substance, déjà carcasse dans un air au goût de cendres.

Une autre fille émergea, une agréable, presque jolie, rendue charmante par contraste avec sa collègue. La laideur est un écrin merveilleux. À peine vêtue d'un sourire et d'une soie noire, la nouvelle me remarqua. Sans doute plus habituée aux hommes, elle se dandina vers moi. Ses grands yeux sombres aspiraient l'espace, et ses lèvres, mordues, fines, esquissaient un sourire lascif. Elle se trémoussait tout en douceur, féline. Ses hanches projetaient les pans aériens de son peignoir, et offraient l'aperçu fugace d'un continent inexploré, territoire étranger, lointain et profane, tout juste couvert de lingerie fine et de mystère diaphane.

Décollé par la sueur anxieuse, le patch de Testobloc[®] traînait à mes pieds, abandonné dans le caniveau où des *jaunes*, des lave-rues automatiques ou les services municipaux le nettoieraient. Moi j'en étais incapable, je végétais comme dans une intro de film porno, un POV³ au ralenti. Plus paralysé que jamais, je bouillonnais d'envies primaires inexprimables. Mon cerveau saturait, assailli de nouvelles sensations et de potentialités charnelles. Terrible imagination, rêves immoraux, ignominie sans nom pleine d'images et de son ; des culs huileux, salopes assoiffées de foutre, viande à baise, *Naughty Ass 2*, *Dirty Bitch 5*, *Mega Hard*. Est-ce qu'elle allait se déshabiller, s'extraire un sex-toy, appeler une amie ? Pas la moche ! Comment ça allait se passer ? Elle me tournait autour, claire lune lubrique, gravitation charnelle parmi l'océan gris des fuyards compulsifs, marée d'ombre ; ils nous évitaient les foireux complexés, pleutres des pleutres, les yeux détournés, même plus vers leurs écrans, ils regardaient en bas sous leurs semelles. Et parfois, un mesquin, plein de bravoure anonyme, silhouette dans la houle fati-

3 Film en vue subjective.

guée, rampant debout par convenance hypocrite, lançait tout bas, incognito :

- Vas-y, plume-le !
- Il est pas près de se racheter !
- Externe de merde...
- Va te faire appeler Jacques !

Chenil de servilité canine, enragée jusqu'au bout de l'aigreur, Paris, chienne de ville... et au milieu, une sirène.

Du bout des doigts, dans un mélange de négligence appliquée et de délicatesse franche, elle effleura le dos de ma main. Sa peau était douce, le toucher léger comme la caresse d'une plume. Elle referma sa main sur la mienne, tout doucement, comme si j'étais un nouveau-né. Pour m'achever, elle lécha, puis mordilla ses lèvres. Ses gestes étaient si lents, son corps si proche, tout allait si vite. Elle colla sa bouche contre ma joue et murmura : « Tu veux entrer ? » Le souffle chaleureux parcourut mon oreille, plongea dans mon cou où il se transforma en frisson qui glissa le long de mon dos, irradiant tout mon corps d'un frémissement suave, alors son parfum m'envahit, il s'immisça en moi comme un secret, comme une promesse intime, un aveu de désir chuchoté à travers le doux vent de centre. Ses lèvres longeaient ma joue, comment bouger ? Où aller ? Que faire ? J'avais envie de lui dire la vérité : « Madame, j'ai peur... » Elle serra ma main dans la sienne. L'étreinte en forme de caresse scella mon abandon, elle n'eut pas à forcer, juste à entamer le début d'un mouvement, une amorce invisible comme l'appel enchanté d'une mélodie scintillante. Je lui appartenais, nous voguâmes ensemble.

De l'autre côté, un large tunnel sinueux serpentait en pente légère vers un gouffre sans fond. Des néons écarlates zébraient les parois de pierres brutes, au sol, un tapis rouge recouvrait le centre du passage. La porte se refermait doucement, et comme un crépuscule accéléré, le jour s'évanouissait à vue d'œil. Les

teintes mutaient, des arabesques fluorescentes émergeaient sur les murs, s'enroulaient aux bras et aux jambes de ma sirène, louvoyaient sur son corps, s'insinuaient sous les tissus fins où, de plus en plus brillants, ils augmentaient la portée de ses charmes, et elle, étincelante, irréelle, se figea. Le dernier rayon de jour mourut quand le battant de la porte cogna contre la butée. L'écho fusa dans le couloir, rebondit contre les pierres, résonna dans tout l'espace comme un long choc déchirant l'air avant de disparaître complètement, comme absorbé par le couloir lui-même. Et puis plus rien, le silence tout entier, tout partout, et petit à petit, un murmure, à peine audible... probablement mon cœur... il battait à tout rompre... ou bien de la musique, des basses, des ultra-basses qui, lentement, grimpaient du gouffre, m'enveloppaient. La rue et le gris s'étaient évaporés du paysage sonore. Elle, lumineuse, s'animait devant moi, et derrière il ne restait plus rien, rien que du noir. Elle brillait. Le silence pulsait, cardiaque. D'un regard, ses grands yeux invitaient aux vertiges. Elle me caressa le menton, se trémoussa vers les ténèbres en me tenant la main. Le long de son dos, les tatouages de lumière dansaient dans la pénombre, ils embrassaient ses épaules, longeaient ses seins, suivaient la courbe de ses hanches, et, tamisés par le fin drapé tombé sur ses reins, ils luisaient, timides, sur ses fesses. Hypnotisé, je fus happé dans son sillage.

Nous descendions main dans la main, amoureux en voyage dans une nuit balisée de néons rouges, une sirène de lumière, un fantôme noir. Depuis l'abîme, le rythme devenait physique, les basses fréquences résonnaient dans ma cage thoracique. Je ralentis. Elle se retourna, toute proche, rayonnante, coquine. Drapée de nuit et d'humeur câline, son sourire incendia ma volonté, nous étions seuls dans une nébulosité intime, alors, perdu dans l'oubli profond de moi-même, je me noyais dans une

œillade charnelle, hypnotisé, docile comme un petit enfant fragile. « On est presque arrivé... »

« On est presque arrivés ! » Cette phrase résonna très loin dans la brume des temps enfantins. Comme amplifié par le gouffre des années, l'écho des souvenirs me frappa de toute sa force, brutal et implacable. Je n'en pouvais plus... les lanières du masque à gaz qui freinaient la circulation sanguine... et les démangeaisons qui parcouraient tout l'arrière de ma tête... et l'épaisse combinaison étanche qui entravait mes mouvements, et toujours cette pression... mon crâne, mon crâne ! Le monde s'effondre. « Je suis à l'abri. » Mon crâne ! Fureur et tremblements, « Confiance, paix, harmonie. » Tous mes sens dans le noir. « Tout va bien, tout est stable. » Mon crâne brûle, ligoté ! « Calme et bonté, patience et amabilité. » Je suis aveugle ! « On est presque arrivés. » Asphyxie, je suffoque ! « Je ne risque rien. » On me parle ? « On est presque arrivés ». Muse-lière, rage, démence ! Je l'enlève. « Non ! Attends ! On est presque arrivés ! » Encore. « Garde ton masque Arthur. » Encore. « Il est fou ! » Encore. « C'est un malade ! » Abandon... Encore... Orphelinat... Encore... « On est presque arrivés ! »

« Et voilà ! Bienvenue ! » Je l'entendis à peine. Elle souriait. Derrière un rideau noir, une immense salle s'étendait dans la pénombre. Lasers et flashs explosaient. Impossible de se déplacer. De la fumée épaisse stagnait au sol. Je remarquai des fauteuils, beaucoup de fauteuils, et des canapés, tous disposés en arc de cercle autour de barres en verre qui s'élevaient jusqu'au plafond, vingt mètres plus haut. Tous les sièges regardaient vers la scène, au centre, où trois danseuses se déshabillaient. Elle se pencha à mon oreille : « C'est la répétition, le spectacle commencera après le solstice. » Elle me prit par la main, me guida vers le comptoir d'accueil éclairé de fins rais de lumières jaunes. Je tendis mon assistant virtuel à une femme vêtue de bas résille, d'un string transparent et de deux confettis collés

sur les mamelons de seins si volumineux qu'ils ressemblaient à des ballons. Elle portait des lunettes, aussi. Et pas de tatouage lumineux.

De nouveaux motifs apparaissaient autour des yeux de ma sirène. Elle m'emporta sur un fauteuil et s'installa à califourchon sur mes cuisses. Ma respiration s'emballa. Un pan entier de l'humanité s'offrait sans rien d'autre à faire que payer. Quelle violence...

Elle criait pour se faire entendre : « Je m'appelle Gina. » Les lasers dansaient sur ses courbes. Domptées, les basses fréquences rugissaient à ses gestes. Toute la lumière du monde l'admirait, ondulante, flamboyante, sexuelle... « Comment tu t'appelles ? » Elle se trémoussait sur mes cuisses, mouvements mécaniques. Je me rapprochai de son oreille, mais les flashes des stroboscopes me désorientèrent, mon front cogna son menton. C'était involontaire, un accident, je ne l'avais pas fait exprès, une maladresse, j'avais été incommodé par les flashes, je n'arrivais pas à évaluer les distances ! « Pardon ! Pardon ! Je... euh... » Elle posa son index sur mes lèvres, plongea tout sourire une main derrière le fauteuil, le dossier vibra, la musique s'évanouit, lointaine, seules des pulsations aphones résonnaient jusqu'à mes os. Elle s'avança, et dans un murmure, toute proche :

— C'est mieux comme ça, pas vrai ?

— Euh... Oui... la musique est... forte...

— Si on monte, on sera encore plus tranquille.

— ...

— Tu veux monter ?

— Je... Euh... Oui...

— Super, mais j'ai un peu soif, tu m'offres un petit verre avant ?

Elle massait mon crâne. Une serveuse, string et confettis, nous présenta un plateau de coupes de champagne. « On

trinque ? » Elle était si proche, si tactile... Un rayon lumineux balaya son visage, ses pupilles se contractèrent. Son iris absorbait l'espace, noir, profond comme la nuit. « Euh... d'accord... » Elle sourit, encore, c'est beau le sourire d'une femme, ça donne envie de l'aimer. Elle s'éleva vers sa collègue. Un pan de soie effleura ma joue ; deux seins à peine couverts s'offrirent sans retenue, comme donnés de bonne grâce. Je ne sus pas quoi faire. Elle se rassit sur mes jambes et me tendit un verre. Nous trinquâmes collés l'un à l'autre, comme des amoureux. Trouble impétueux ; je la rendais heureuse. Un puissant sentiment de satisfaction me submergea. Belle sirène tatouée de lumière, comme elle rayonnait !

L'amertume m'écœura. Je chassai le goût désagréable de l'alcool avec un bonbon dont les accoudoirs du fauteuil étaient garnis. Elle en plaça un entre ses lèvres, et le déposa contre les miennes. Le contact inédit et fugace m'ébranla. J'étais comme désarmé, étourdi. Elle continua, s'empara de ma main, la fit glisser le long de son ventre, de ses côtes, lentement, jusqu'à ses seins. La fine nuisette de soie augmentait la douceur du toucher. Elle me guida vers son cou. Sa peau était humide ; je chassai l'idée de danger, de contamination, de maladie. Ses cheveux bouclés chatouillaient ma main exploratrice. Nos regards plongeaient l'un dans l'autre. Elle entraîna mes doigts sur son visage, ils caressèrent sa joue, sa mâchoire, ils glissèrent sur ses lèvres... Elle sourit, effleura mon pouce avec sa langue, recommença, une fois, deux fois... Elle s'amusait, le mordillait, l'embrassait puis l'insérait dans sa bouche. La mononucléose se transmet par la salive. Les caries aussi. Et la grippe ! Je sentais sa langue humide, les longs va-et-vient... Elle sourit. « Tu m'offres un verre ? » Elle se collait complètement à moi, les seins contre ma poitrine. Nous trinquâmes sans nous lâcher des yeux. Résigné, j'écrasai mon dégoût de l'alcool et terminai la coupe d'un trait. Elle se resservit, me tendit un nouveau

verre. Elle se retourna, me présenta son dos. Elle posa ses fesses sur mes hanches. Elle saisit mes deux mains et les fit glisser de ses seins jusqu'à ses cuisses. Alors, son corps entièrement offert, tandis qu'elle se penchait en avant, délicieuse, fidèle aux films, il me sembla comprendre quelque chose sur la vie ; pas vraiment une idée générale, plutôt une sensation proche de l'instinct, comme une inspiration sauvage, distante et informe, impossible à saisir, fluide. Gina se cambra encore, elle avait dû en inspirer des hommes, et des femmes aussi. Les mains posées sur ses hanches, je suivais ses tatouages scintillants. Toujours là, dansant à la frontière de ma conscience, la sensation se tenait prête à plonger dans le néant. Je me concentrai, focalisai toute mon attention sur elle sans qu'il me soit possible de la verbaliser. Il avait dû s'en passer des choses, devant son cul, à Gina, et des sérieuses. Elle se trémoussa, me fit face, ondula, se frotta, sourit, écarta les cuisses... C'était terminé, je l'avais perdue, l'intuition était partie, enfuie très loin, définitivement. Gina s'est servi une coupe de champagne, puis s'est assise sur mes genoux. J'ai abandonné mon front sur son dos nu, un petit nœud de soie rouge décorait sa nuisette. Il ressemblait à celui qu'avait déposé Yuma sur mon cadeau, celui que je devais ouvrir plus tard, « quand ça irait très pas bien ». Oh Yuma... Elle devait être là ce soir... Je l'avais abandonnée si vite... Gina se collait contre moi, machinale, abrupte, lourde. J'imaginai Yuma, tendre, douce, légère. C'était fini, j'avais honte. Je me suis levé, j'ai payé le champagne, soit l'équivalent d'une semaine de salaire, et je suis sorti. Dehors, la grosse attendait toujours. Elle m'observa des pieds à la tête, méprisante, « Déjà... » Immonde salope, non, pas déjà ; jamais ! À aucun moment, rien, nul, zéro, bloqué, incapable...

2.

Rien n'est plus beau que de savoir sacrifier tous sentiments humains au châtimement jacquard, à la vengeance des communautés opprimées et à la propagation de l'Équité.

Homo Europa, « Mémoires de guerre contre la trahison sécessionniste jacquarde ».

Fraîcheur salvatrice ! De la condensation se formait déjà sur la fiole d'immunoglobuline. Le froid protège, conserve, il tue les microbes...

[Lire la suite.](#)

Remerciements.

Un grand merci à mes parents, qui m'ont toujours soutenu.

Un grand merci à la dame dont j'ai oublié le nom, peintre à Villefranche-de-Rouergue, et qui fut la première à acheter *Les grands espoirs sous la lune*, mon premier livre.

Un grand merci également à Élodie, Blandine, Sarah, Jean-Jacques, Joël, Cyril, Hans et Cathy, Laora, Meera, Alexandre, Laurent, Samantha, aux placiers de Villefranche-de-Rouergue, de Rodez et de Leucate, à tous ceux qui, lecteurs ou curieux, m'ont encouragé sur les marchés, dans les salons ou en m'envoyant des courriels. Merci à tous !

Et enfin, un grand merci à vous, chers lecteurs ! Pour ceux qui souhaitent connaître le début (et la suite) de mes aventures, je vous invite à scanner le code QR si dessous :



[Mon aventure littéraire...](#)

HORS DÔME

« Regarde le ciel comme il est beau. »

Et si la peur nous poussait à prendre de mauvaises décisions ?
Et si la peur était un outil de manipulation ?
Et si la peur était notre pire ennemie ?

Dans un futur proche, d'immenses dômes protègent les grandes villes d'un air devenu toxique pour les humains. Profondément marqué par son enfance passée à survivre au milieu des virus et des bactéries, Arthur a tout fait pour gagner sa place dans une de ces cités protégées. Cependant, pour un jeu de mots considéré comme offensant envers une œuvre d'art, il est condamné à dépolluer un ancien site pénitentiaire perdu dans le Grand Nord.

Là-haut, prisonnier d'un monde glacé et impitoyable, il doit affronter des loups affamés, des ours, et surtout la brutalité du chaos hors dôme.

Entre trahison et découvertes bouleversantes, Arthur devra faire preuve de courage et d'ingéniosité pour survivre et réparer son offense, mais à quel prix ? Jusqu'où la peur et le chaos vont-ils l'amener ?

Plongez dans une aventure pleine de suspense, où chaque décision peut s'avérer fatale. Préparez-vous pour un voyage dans un monde original, où chaque page vous tiendra en haleine jusqu'au dénouement.



9 782957 497836

ISBN : 978-2-9574978-3-6

21 €